

Séance publique du 8 mars 2009

**La donation faite par Gérard Orsel
aux Archives départementales de l'Hérault du fonds Mourgue**

PREMIÈRE PARTIE :

Lettres d'un Gardois à une Montpelliéraine

par Serge CHASSAGNE

**professeur émérite d'histoire moderne à l'Université Lumière - Lyon 2
conférencier invité**

Dans le fonds Mourgue, déposées ce même jour aux Archives départementales de l'Hérault⁽¹⁾, se trouve une trentaine de lettres, numérotées de 13 à 50 (manquent les douze premières et la dix-septième), adressées à une Montpelliéraine de la place Notre-Dame, Christine-Elisabeth Vialars, dernière fille (née en juin 1757) d'un père (décédé en 1770), négociant en cotonnades (protestant et maçon), par un officier du Génie alors affecté à l'armée du Rhin, lors du second siège de Mayence. Avant d'en savoir plus sur l'auteur, penchons-nous sur l'une de ces lettres à sa "chère et tendre Christine" à mon sens la plus révélatrice de son style.

Lettre N°16. Ober-Olm devant Mayence, ce 26 fructidor an 3^e à 6 h. (12/9/95)

J'ai reçu cet après-dîner ton aimable lettre du 13 finie le 16 et je m'empresse d'y répondre pour prolonger le plaisir qu'elle me fait, et puis tous les calculs ne sont pas défendus en amour, car je fais souvent celui-ci : plus je t'écris, plus je reçois de tes lettres, et quoiqu'en pensent tes voisines, je ne saurais trop en avoir pour ma consolation ou pour mon plaisir. Je ne parle pas en cela du [un mot surchargé : plaisir ?] que je trouve moi-même dans ces entretiens où le cœur et la pensée s'abandonnent avec la délicieuse facilité d'une tendre et pleine confiance. Comment ! elles te demandaient ce que nous pouvions nous dire ? Elles n'ont donc jamais aimé ? ou n'ont jamais souffert de l'absence ? Toi tu leur as répondu qu'après tes trois pages, il te restait toujours quelque chose à dire et tu as répondu pour nous deux ; elles ne savent donc pas que les moindres détails intéressent quand on s'aime, que c'est en eux que le sentiment se plaît, que c'est par eux qu'on se sent rapproché de l'objet qu'on aime, qu'on se sent pour ainsi dire vivre avec lui. Rien de ce que tu fais ne m'est indifférent, et ne m'écrivis-tu que l'histoire de ta journée, je la lirais toujours avec plaisir, surtout quand elle commencerait par cette tendre rêverie, cet état de bien-être si doux qui vous fait quelquefois paresser jusqu'après huit heures, tandis qu'une pensée amoureuse voltige légèrement devant vous et dispute au sommeil vos sens à peine émus, mais ce qui à mon avis serait plus doux que de lire l'histoire de cette journée, ce serait de la passer avec vous. N'es-tu pas de mon avis ? mais non, vous étiez si bien dans ce calme tendre et doux, que vous auriez eu de l'humeur si

un importun était venu vous troubler brusquement dans cette délicieuse rêverie... cet importun eût-il été...oh, oui, vous m'auriez fait la mine... Je ne vous dirai pas tout haut ce que je pense que me ferait cette mine, je dois pourtant vous avouer que je me permets d'imaginer qu'elle serait charmante, mais on vient de me dire que c'est demain sontag, ce qui veut dire dimanche ; je reprendrai donc demain ma lettre à sept heures, dans la douce persuasion qu'une tendre rêverie t'unira à moi dans l'instant où je t'écrirai que je t'aime... Hélas ! quand ne sera-ce plus une rêverie ? Bonsoir, ma bonne, à demain ; prends garde si tu n'es pas éveillée, j'irai te surprendre au xx /p.2/

Du 27 à 7h du matin moins un quart.

Bonjour, belle dormeuse. Il y a plus d'une demi-heure que je suis éveillé, que je suis tout entier à vous et tu dors encore. Faut-il, ma Christine, que ton amant veille seul, mais sur quelles tendres pensées se joue ton imagination ? Je vois tes lèvres vermeilles sourire et découvrir tes dents d'ivoire... pourquoi ces yeux charmants ne s'ouvrent-ils point encore ? Ah, friponne, vous ne dormez plus... Je le sens à ton cœur qui palpète, à tes lèvres qui répondent aux miennes, je xxxxx bon dieu sur quelle image ma pensée va-t-elle s'égarer....Plus elle donne l'illusion du bonheur, plus elle tourmente par son inanité, il n'est pas sage de s'y arrêter. Laissons-la se perdre avec tous ces rêves charmants, fruits fugitifs d'une imagination amoureuse ; charme et tourment de mes longs désirs, parlons de quelque chose de plus réel, du sentiment qui m'attache à toi que je porte dans tous les lieux et que je porterai dans tous les temps, parce qu'il fait partie de mon existence, comme une liqueur spiritueuse qui après avoir longtemps séjourné dans un vase en a pénétré tous les pores et s'y est pour ainsi dire identifié, j'aime ma Christine aura toujours pour moi l'expression la plus tendre et la plus vraie. Je ne l'écris pas sans émotion,.. Juge si je pourrai les prononcer sans transport, les répéter sans ivresse. Quelqu'un a dit que pour être heureux avec une femme, il fallait trouver près d'elle désir, jouissance et souvenir... pourquoi voudrais-tu que je ne fusse pas heureux près de toi ? Ma vie entière ne s'attache-t-elle pas à la tienne, et si une fois réunis le présent pouvait avoir pour moi quelque vide, n'avons-nous pas pour le remplir une source qui nous est commune de souvenirs délicieux ?... Ah, vienne, vienne ce temps de paix et de félicité, où durant la sérénité du frais et riant matin, dans le calme des soirées silencieuses, nous nous entretiendrons sans témoin et sans gêne de nos premières amours, de nos peines passées et de la douceur actuelle de notre union ; nous en étendrons les charmes sur l'avenir et ferons ainsi contribuer à notre bonheur présent les temps qui ne sont plus et ceux qui ne sont pas encore ... Avec quelle femme pourrai-je goûter cette plénitude de jouissance ? avec quel homme pourrais-tu rappeler ainsi pour le plaisir autant d'années ... d'une vie pleine d'amour ? Plus nous avons souffert, plus nous nous devons mutuellement de tendres dédommagements ; cette vérité que nous sentons bien tous deux, nous garantit l'un à l'autre une constance délicieuse de soins amoureux. Vous me paraissez à cet /p.3/ égard bien disposée à remplir votre tâche et il me tarde de commencer la mienne.

Ta sœur est donc revenue ? comment se trouve-t-elle de ses bains ? et quoi vous faites encore des bostons⁽²⁾ et avec des grands-mères, cela doit être bien gai, pauvre Christine. Dites-moi quel est votre jeu favori, je l'apprendrai, car je veux aussi faire votre partie, mais sans grand-mère... et je veux de plus ne pas perdre jouant avec vous. Je te vois ennuyé de tes toilettes ; dans le fait il n'est pas amusant de se parer pour des yeux qui ne peuvent voir sans lunettes.. Si j'avais été là, dis-tu,

je t'aurais aidé à arranger tes beaux cheveux. Je ne sais, ma bonne, si j'aurais eu la main bien sûre...ce qui aurait pu arriver, c'est que la toilette à laquelle j'aurais pu contribuer aurait bien pu ne pas être du goût des grands-mères, mais qu'importe, pourvu qu'elle ait été du nôtre. Tu dis que tu as perdu beaucoup de tes cheveux, tant pis, mais il m'en arrive à peu près autant...Je ne sais si d'avoir la tête nue et sans poudre y contribue, mais j'aurais bien de la peine à me déshabituer d'une coutume si commode et, quoique vous en disiez, très propre... Il y a un peu d'impertinence à rapprocher ainsi mes cheveux des tiens ; les miens ne passent pas le cou et les tiens vont presque jusqu'au genou ; je dis presque, j'aurais, je crois, pu dire au moins... tes beaux cheveux me donnent une envie, c'est de faire ton portrait en Madeleine, Suzanne ou Bethsabée⁽³⁾ : laquelle aimez-vous mieux des trois ? Le costume en est à la vérité un peu leste ! mais de quoi la pudeur pourra-t-elle s'alarmer si je prends mon modèle à deux cents lieues de moi ? Je ne t'envverrai pas de cette fois le dessin que tu me demandes ! Je commence beaucoup et ne finis pas grand-chose. Ce sera pour la prochaine fois.

L'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse commandée par le général Kléber, au nombre de 40 mille hommes a passé le Rhin le 22, battu l'ennemi et pris Düsseldorf, où elle a trouvé 168 pièces de canon. Le bruit se répand ce matin que Mannheim vivement menacée s'est rendue⁽⁴⁾. Si cela est, nous voilà bien, nous tenons la rive droite à notre droite et à notre gauche ; il est à présumer que nous allons aussi faire quelque manœuvre avant la fin de la campagne qui pourrait bien décidément amener la paix, Dieu le veuille ! Ne sois pas inquiète, nous sommes toujours dans la même position, et je t'écrirai fréquemment quand il y aura quelque chose de nouveau.

Tu serais bien aise d'avoir mon avis sur le 10 août, je crois te l'avoir dit et motivé dans le temps : le droit qu'un peuple a de se donner un gouvernement à son gré est sacré à mes yeux ; quoiqu'on dise, il a plu au peuple français de reprendre ses droits après 14 siècles de préjuges, de violations et d'injustices...Il a comblé de biens et d'honneurs un individu qui n'avait rien fait pour lui et qui /p.4/ne tenait que du sort ou de l'usurpation un droit suprême qu'il n'appartient qu'au peuple de donner. Cet homme ou faible ou perfide n'a point fait de grand bienfait et n'a employé le pouvoir qu'on lui laissait qu'à ressaisir quelques vaines prérogatives de l'orgueil et à repousser une nation généreuse loin de la liberté. L'indignation publique excitée, si tu veux, par quelques ambitieux qui pouvaient avoir leurs vues, mais qui n'auraient pas réussi si cette indignation n'avait été une cause réelle et juste, l'indignation publique l'a précipité du trône au 10 août. Ce foyer de corruption s'est éteint... mais des vices plus hideux se sont montrés, mais des crimes sans nom et sans nombre ont souillé la France, mais des fléaux de toute espèce ont déchiré ses entrailles, j'en conviens, et j'en gémis. Si le roi avait été honnête homme, tout cela ne serait peut-être pas arrivé, mais il ne l'a pas été à mes yeux, dans l'acception sévère qu'il faut donner à ce mot quand il s'agit des intérêts publics ; ou il n'était rien, ou il était le représentant de la nation, il l'a trahie, il est au moins démontré qu'il a cherché à la trahir. La nation avait donc droit de le juger et de lui retirer son pouvoir, avec sa confiance ; quant au droit de le punir, il ne peut être fondé que sur la grande considération du salut du peuple, où il est peut-être encore permis de douter si ce grand acte de sévérité importait au salut public : la majorité des représentants de la nation l'a cru ainsi ; ils avaient vu les événements, apprécié les faits, pesé la considération, entendu le coupable, ils ont prononcé. Quel est celui qui

connaissait assez les événements et s'élevait assez au-dessus d'eux pour les juger avec impartialité osera blâmer cet arrêt solennel ? Il n'appartient qu'à la postérité de le faire, et peut-être verra-t-elle mieux que nous ne le pouvons nous-mêmes, combien ce grand exemple a porté dans l'âme des rois de terreur salutaire et de respect pour les droits du peuple.

Ce n'est point au surplus, à mon avis, la page qu'il faut déchirer de l'histoire, il en est tant d'autres... il n'en est que trop, mais sans nous arrêter sur des jours de deuil et de honte, contemplons plutôt le grand spectacle que le peuple français donne au monde : la tête souvent délirante, le sein déchiré, le corps exténué de besoins, saigné de toutes les veines, ses bras ont suffi pour dompter les peuples et les roi. À quelles hautes destinées n'est-il pas réservé sous un gouvernement qui élève l'âme et électrise le génie, qui va porter au plus haut degré les vertus et les calculs. Oui, mon amie, cette foule d'êtres froids ou ridiculement jolis dont l'âme rétrécie par l'égoïsme ou la fatuité ne saurait s'élever à la hauteur du sentiment public, passeront ; ces êtres profondément immoraux, fripons ou brigands dont /p. 5/ la génération actuelle est infestée, passeront ; ces êtres fanatiques qui voudraient au nom d'un dieu clément et bon s'ensevelir sous les ruines de la patrie, sous les cadavres d'un peuple assez hardi pour oser déchirer le voile des superstitions religieuses, passeront... et le règne de la raison et de la véritable philosophie apparaîtra... Je me flatte peut-être et je flatte les hommes, mais pourquoi les institutions républicaines s'emparant de la génération nouvelle n'y feraient-elles point germer des idées saines ? Cette morale douce, le goût du vrai, cet amour du bon, fruit heureux des Lumières sagement répandues ; pourquoi la dignité de citoyen, l'exercice des vertus et des devoirs qu'impose ce premier titre après celui d'homme, l'existence enfin d'une patrie dont on ne peut prononcer le nom ni sans orgueil, ni sans amour, n'inspireraient-elles pas à toutes les âmes ces conceptions sublimes, ces efforts constants, ces vertus publiques qui font la gloire et le bonheur du pays qui les vit naître et deviennent l'exemple et l'intention du reste du monde ; pourquoi n'attendrions-nous point ces effets utiles et glorieux du gouvernement républicain ? En est-il un qui satisfasse mieux la raison, qui s'attache plus le cœur de l'homme sensible et sage ? Non, je ne le crois pas. Il est, dit-on, sujet à des orages, oui, sans doute, mais je dirai volontiers à ceux qui tiennent ce langage : que ne vous enfermez-vous entre quatre murailles [illisible : cachet] bien clair, réunissez-y pour vous divertir tout ce que la terre offre de [id., cachet] ce que les arts peuvent offrir de beau, etc , vous y serez à l'abri du vent et de l'orage... mais moi j'aime mieux les champs, j'y respire en liberté au sein de la nature et sous la voûte des cieux, que m'importe que la foudre y tombe ! Si elle me frappe, eh bien, j'aurais vécu libre et je mourrai content. Depuis longtemps, ma chère amie, je n'avais parlé politique avec toi. Je me suis peut-être un peu trop étendu, mais ne faut-il pas que tu saches ce que je pense sur toutes choses.... Ah, il manquerait trop à mon bonheur s'il fallait m'éloigner de toi pour penser et pour raisonner. Je te livre mes idées avec le même abandon et le même plaisir que mes sentiments. Cela ne doit-il point influencer sur les tiennes, à moins que tu ne sois convaincue, car le bonheur veut aussi que chacun garde ses manières de voir et ne l'altère pas par complaisance... Le spectacle des maux actuels révolte peut-être les âmes sensibles ; la mienne en est aussi navrée, mais songe que le bien vient lentement comme la rosée, et le mal tombe sur nous comme la foudre... Attendons du temps et de la constance et le bonheur public et celui de nos cœurs. Adieu, aimable et tendre Christine, que ton cœur te dise chaque

jour combien tu es tendrement aimée... et si quelqu'un s'avisait d'en douter, renvoie-le à ton amant. Il serait insensible à la vérité s'il ne le persuade qu'il l'aime de tout son cœur. Adieu, je voudrais de tout mon cœur t'embrasser.

On a évidemment senti dans cette longue lettre (cinq pages d'une écriture serrée) battre le cœur de l'*amant*, empli de ses lectures de la *Nouvelle Héloïse*, à laquelle il emprunte maintes expressions (soulignées par lui dans l'original et ici mises en italiques), mais aussi, et dans le même élan de sa plume ardent jacobin. S'il défend si ardemment le renversement de la monarchie au 10 août (1792), sans doute est-ce parce que Christine (ou sa famille ?) exprimait sur le 13 vendémiaire IV des opinions plus réservées, en un mot favorable aux sections royalistes écrasées par le jeune général Bonaparte. Son jeune neveu Scipion Mourgue n'a-t-il pas été révoqué de son poste de commis aux Affaires Etrangères pour avoir participé à cette journée néfaste⁽⁵⁾? L'auteur mêle ainsi amour et politique, sentiment personnel et sentiment patriotique, et ce mélange des genres en fait sans doute tout le prix à nos yeux étonnés de tant d'audace.

L'auteur, qui a apposé les initiales P.V. au bas de sa cinquantième et dernière lettre, est Joseph-Secret Pascal, dit Vallongue, du nom d'une propriété familiale près de St Hippolyte-du-Fort, dans les Cévennes gardoises, né à Sauve en avril 1763, et donc de six ans plus jeune que Christine, ce qui est déjà un autre sujet d'étonnement. On sait qu'il a fait des études classiques, peut-être au Collège de Montpellier, alors tenu par les Oratoriens, à deux pas de la maison des Vialars, place Notre-Dame, et été admis (vers 1784) à l'école régionale des Ponts de Toulouse. Affecté comme ingénieur stagiaire près des Etats de Languedoc, il entre, en janvier 1788, à l'Ecole royale des Ponts-et-Chaussées, à Paris, et en sort ingénieur ordinaire en octobre 1792. Où a-t-il rencontré Christine ? Selon Gérard Orsel, donataire du fonds Mourgue, présent dans l'assistance, la rencontre aurait eu lieu à Paris, au domicile de Jacques-Antoine Mourgue, installé à Paris vers la fin de 1786 (rue des Bons Enfants, derrière le Palais Royal), quand y aurait séjourné sa jeune belle-sœur Christine. D'après la lettre 32, leur idylle aurait commencé à Sauve, lors de vacances du jeune ingénieur (âgé de 26 ans à la fin de l'Ancien Régime). Mais leur mariage ne se fait pas immédiatement, faute sans doute d'accord de la famille de Christine, inquiète des opinions "avancées" du jeune homme (et peut-être aussi de leur différence d'âge). Joseph-Secret participe dès sa sortie de l'Ecole à la préparation du Camp des Fédérés à St Denis (une décision du ministre girondin Servan, en juin 92), puis il contribue à fortifier les rives de l'Oise, autour de Guise (on craint l'avancée des Autrichiens, qui se sont déjà emparés de Valenciennes). En mars 94, célibataire requis, il est affecté à l'armée du Nord (commandée par Pichegru) avec rang de capitaine du Génie, et participe aux sièges des places-fortes de la frontière (Landrecies, Le Quesnoy, Valenciennes). Promu chef de bataillon en novembre 94, il dirige la démolition des forteresses de Charleroi et de Namur. Lorsque commence la correspondance conservée, il est depuis avril 95 en poste à l'armée du Rhin, sous les ordres du colonel du Génie Chasseloup-Laubat, lors du (second) siège de Mayence (commencé en octobre 1794 et levé à la fin d'octobre 1795). Leur histoire d'amour prend fin assez brusquement, lorsque l'amant, qui a longtemps entretenu Christine d'un prochain voyage à Montpellier (soit lors d'une permission, soit à la victoire sur les Autrichiens qu'il espère proche), doit, en mars 96, rejoindre directement sa

nouvelle affectation à l'armée des Alpes (commandée par Kellermann), sans passer par Montpellier. Lassée d'attendre un amoureux sans cesse lointain, Christine met fin à leur relation dans une lettre reçue par Joseph-Secret à Briançon, et se condamne ainsi, à 39 ans, à un célibat définitif. Elle est morte chez son neveu Scipion Mourgue à Paris, à 87 ans, en ayant cependant conservé ces lettres, témoin d'un amour déçu...

Dépité certes, l'ancien amoureux poursuit sa carrière militaire : en Italie sous les ordres de Bonaparte, puis en Egypte (où il est fait prisonnier des Anglais, puis des Turcs à Constantinople), rapatrié par le commodore Sydney Smith (celui qui évacue par humanité les pestiférés de Jaffa, abandonnés à leur sort par Bonaparte), il est promu à son retour en France chef de brigade, en décembre 1799 (donc après le 18 Brumaire), et affecté au ministère de la Guerre comme sous-directeur, puis directeur des fortifications, avant de rejoindre l'état-major de l'armée des Côtes de l'Océan, en février 1804. Décoré de la Légion d'honneur dès décembre 1802 (chevalier, puis officier dix-huit mois plus tard), il est fait général au lendemain de la bataille d'Austerlitz à laquelle il a participé. Affecté ensuite à l'armée de Naples, il est blessé d'un éclat d'obus à la tête au siège de Gaète, en juin 1806, et décède à l'hôpital de Castellone, à l'âge de 43 ans⁽⁶⁾.

Pourtant, amoureux impénitent, il aurait esquissé une nouvelle idylle et, si l'on en croit son Journal⁽⁷⁾, éprouvé une seconde déception amoureuse. Il écrit en effet à la date du 24 frimaire XIV (15 décembre 1805) : *“dimanche, jour beau très froid. À Vienne au spectacle italien voir le ballet, spectacle et danseurs médiocres, ensemble néanmoins agréable, salle triste et obscure. Couché pour la première fois à Vienne. Journée de mauvaises nouvelles ; lettre de Mazoyer qui m'annonce le mariage de F.”*⁽⁸⁾ *Justement affecté de sa légèreté. J'y ai cherché de vaines consolations, la tristesse a prévalu. Passé une mauvaise nuit. Regretté d'avoir survécu à la bataille d'Austerlitz. Elle dispose d'elle sans me dire ou me faire dire un mot. Comment peut-elle supporter, tout ce qui est oublié me fait penser d'elle, ô F., tu n'es donc pas ce que j'avais voulu croire... Je quitte ta bague... j'éloignerai tout ce qui peut te rappeler à moi, je pense avoir eu des torts, mais tu mets le comble aux tiens”*. Peut-on en effet vivre sans amour ? et si l'on en croit le poète, “il n'y a pas d'amour heureux”.

NOTES

(1) AD Hérault, 1 J 167, inventaire en cours par Julien Duvaux.

(2) Jeu de cartes, proche du whist.

(3) Ces trois figures de la Bible ont été naturellement représentées par des peintres : la Madeleine par les peintres français G.d e la Tour (vers 1625, Louvre) et J. Blanchard (1652, Musée des Beaux-Arts de Montpellier), Suzanne par les Vénitiens P. Bordone (Louvre) et Le Tintoret (Louvre et Kunsthistorische, Vienne), ainsi que par le Montpelliérain X. Fabre, que l'auteur a pu voir exposée au Salon de 1791 ; Bethsabée par Rembrandt (Louvre).

(4) Mal défendue par Montaignu, la place livre un peu plus tard aux Autrichiens 30.000 fusils et 383 canons.

(5) Voir l'introduction de son *Journal de voyage en Italie*, présenté par Serge Chassagne, à paraître aux éditions SPM, Paris.

- (6) Son ami Campredon, général commandant le siège, annonce au ministère de la Guerre “le décès du brave général Vallongue”, le 17 juin 1806 : “c’est une bien grande perte pour le Corps du Génie, pour l’armée et pour le siège”.
- (7) Copie aux AD Gard, 1 J 492, cité par Joseph Chambon, *Un général gardois sous la Révolution et l’Empire*, Pascal-Vallongue, Avignon, 1976, 141 p.
- (8) Ce F cache un prénom, et non le mot “fiancée” comme l’écrit l’intendant général Chambon.